

Biographie

Plus connu aux États-Unis qu'en France (à cause de l'état de la technique là-bas) : traduit par Aldous Huxley.

(1912-1994), fils d'un petit employé de bureau, Joseph Ellul, orthodoxe non croyant, et d'une mère protestante, non pratiquante, professeur de dessin. Il fait des études de droit, il donne des cours particuliers après la crise de 1929 pour aider ses parents, il passe son doctorat en 1936 et l'agrégation de droit romain et d'histoire du droit en 1943. Il donne des cours à la faculté pendant la Seconde guerre mondiale, mais il est vite révoqué parce qu'il est dénoncé pour des positions d'opposition, puis il enseigne, à partir de 1944, à la faculté de droit de Bordeaux et à partir de 1947 à l'IEP de Bordeaux (c'est là qu'il dispense un cours sur la pensée marxiste dont je vais un peu parler), tout cela jusqu'en 1980. Il est professeur de droit, et à mon avis c'est important, parce que le droit l'inspire dans sa conception de la technique, c'est sans doute ce qui l'amène à penser que la technique ne se limite pas aux machines, mais s'étend à des disciplines intellectuelles.

Son engagement politique : les « Directives pour un manifeste personnaliste », rédigées en 1935 par Ellul et signé par lui et Bernard Charbonneau, quand ils avaient 23 et 25 ans. Ils publient ce texte dans le cadre des communautés d'*Esprit*, revue fondée par Emmanuel Mounier, un catholique, intellectuel assez important à l'époque et jusqu'à sa mort en 1950. La revue *Esprit* se voulait une revue de dialogue entre les intellectuels religieux et non religieux (avec une orientation pacifiste et non-partisane). Plusieurs communautés s'étaient fondées dans cette mouvance intellectuelle et spirituelle, plus ou moins sur le mode du scoutisme (randonnées dans la nature, bivouac, etc.), mais avec une tendance à l'autonomie. Le contexte intellectuel de l'époque, c'est celui de l'après-guerre de 1914. C'est important, on reconnaît généralement qu'il y a une fracture générationnelle à cette période (entre les jeunes qui ont vécu la guerre et les plus vieux, mais aussi ceux qui arrivent juste après la guerre), mais surtout c'est à cause de la première guerre mondiale, guerre industrielle, que les discours contre la modernité (et notamment la modernité technique) commencent à se répandre. Il y a tout un courant qui se développe dans les années 30, « non-conformiste », difficile à classer politiquement, et dans lequel se développent les thèses qui vont vraiment prendre de l'ampleur chez Ellul. Par ailleurs, ils commencent à écrire au moment de la montée du fascisme et quand le communisme prend une forme stalinienne de moins en moins séduisante. Ellul voulait utiliser le mouvement autour d'*Esprit* pour fédérer toutes ces communautés personnalistes alternatives, qui replaçaient la personne humaine au centre. Finalement, il estime que la revue est trop parisienne, et que cette tentative est un échec.

Pour dire simplement quelques mots de ce texte, les « Directives pour un manifeste personnaliste », il s'agit d'un texte anticapitaliste d'inspiration anarchiste. Le texte dénonce la scission entre le monde et les valeurs, entre le monde et la pensée que l'on n'envisage plus de vivre concrètement, et qui est devenue autonome et stérile. La cible principale de la critique est ce qui est appelé dans le texte la concentration : des hommes dans les villes, des pouvoirs au centre de l'état, du capital dans les centres financiers, de la production dans les usines et les centres industriels. On y trouve déjà l'idée centrale chez Ellul que c'est la technique qui

permet une telle concentration, et que les pouvoirs politiques, y compris dictatoriaux, sont soumis de fait aux impératifs techniques. On trouve également une égale opposition au capitalisme, au communisme et au fascisme (c'est en 1935), présentés comme trois régimes où « le profit ne peut être supprimé, il ne fait que changer de main », et où l'on ne vise qu'à l'accroissement de la production, dans un but individuel dans le capitalisme, social dans le communisme, national dans le fascisme. Le projet politique porté en opposition est un projet assez classiquement proudhonien, même si ses motivations sont assez différentes de celles de Proudhon. C'est un projet fédéraliste, centré sur les terroirs, sur des cités ascétiques, projet teinté de corporatisme (l'idée c'est qu'on doit être impliqué individuellement dans les décisions politiques à prendre), avec cette idée très proudhonienne que la fonction de crédit, retirée aux grands centres financiers, doit être un instrument de la décentralisation. Mais l'analyse théorique critique est inspirée de Marx : c'est une critique du profit en tant que surplus de travail soutiré aux travailleurs (alors que l'argent ne produit rien par lui-même), on y lit aussi que le facteur économique est devenu dans la société moderne le facteur dont dépendent tous les autres (même si l'économie dépend elle-même de la technique). Bref, on y trouve déjà l'essentiel de l'orientation d'Ellul.

Ellul et Charbonneau ne sont pas les inventeurs du mot d'écologie, ni les premiers à comprendre les enjeux de la technique et de l'écologie, ou à critiquer le monde moderne. Mais ce sont sans doute les premiers à placer les enjeux écologiques au centre de leur engagement politique, les premiers à considérer que le fait technique doit être le centre de leur analyse et la cible de leur combat.

Résistance : il est résistant activement de 1943 à 1945, et après la Libération, il fait partie d'un comité d'épuration, où il cherche apparemment à calmer les purges. Au même moment il est aussi conseiller municipal, expérience qui l'a dégoûté (il en a tiré la certitude que le jeu politique était illusoire et que les techniciens décidaient en réalité de tout). Entre et 197, il anime un club de prévention de la délinquance, avec des jeunes de la rue, qui vise à prévenir la délinquance plutôt qu'à la réprimer par des moyens carcéraux. A partir des années 1970, il milite contre un projet d'aménagement de la côte atlantique, un projet pharaonique genre Notre Dame des Landes. Pour son engagement de manière globale, il considère qu'il a tenté beaucoup de choses et à chaque fois échoué, et que maintenant c'est trop tard, la technique a pris trop d'emprise sur nos vies pour que nous puissions changer le système, que la situation a considérablement empiré par rapport à sa jeunesse, et qu'on a beau dire qu'il faut transformer le monde, dans les faits c'est insurmontable. Bref, à la fin de sa vie, il est vraiment politiquement désespéré, et sa dernière forme d'espérance est religieuse.

Son christianisme est complexe : il devient chrétien après une expérience mystique à 18 ans, protestant, il a été membre du Conseil national de l'Eglise réformée pendant plusieurs années (il finit d'ailleurs par considérer son engagement au sein de cette institution comme un échec). Mais il considère comme Max Weber que le protestantisme puritain (et dans une moindre mesure l'anglicanisme) ont accompagné l'avènement du capitalisme et le règne de la technique, en autorisant l'exploitation des biens de ce monde, alors que jusque là le christianisme en Europe était une force de conservation (mais ce n'est pas toujours bien pour lui d'être une force de conservation). Il a un christianisme anti-institutionnel, inspiré de

Kierkegaard et de Karl Barth (théologien de l'Eglise réformée allemande). Pour lui, les chrétiens devraient être des militants, et les œuvres sont absolument nécessaires pour prouver qu'on a reçu la grâce. Il rejette en fait toute forme d'institutionnalisation de la religion (qu'elle soit catholique ou protestante).

J'en profite pour dire que je n'aborderai pas sa théologie en détail, même si certains commentateurs d'Ellul estiment que c'est un contrepoint incontournable à sa pensée sociale. De même je n'aborderai pas son *Histoire des institutions*, parce que ça nous mènerai trop loin, et en l'occurrence je ne suis vraiment pas sûr que ça nous aide à comprendre le reste de sa pensée (c'est davantage un genre de manuel d'histoire). Je vais donc passer à la question de la technique.

La technique

Définitions

Qu'est-ce que la technique selon Ellul ? Le rôle central joué par la technique dans le monde moderne est une intuition qui remonte à ses premiers textes (manifeste personnaliste de 1935), mais ses ouvrages théoriques les plus conséquents sont ultérieurs. Il écrit après plusieurs sociologues, philosophes, anthropologues, historiens ou essayistes (Mumford, Mauss, Toynbee, mais pas Heidegger). Lui-même ne fait pas une histoire ou une sociologie de la technique, et d'ailleurs, sa définition beaucoup plus étendue de la technique ne le permettrait sans doute pas. Toutefois, on trouve un certain nombre de digressions historiques dans ses œuvres (par exemple pour rappeler l'inventivité technique des civilisations orientales dans l'Antiquité). Il fonde sa pensée sur une synthèse de tous ces ouvrages historiques ou sociologiques.

Qu'est-ce qu'il appelle la technique ? La technique c'est essentiellement un *moyen*, qu'on met en œuvre pour obtenir un *résultat connu*. Cette mise en œuvre est consciente, rationnelle et volontaire, ce qui distingue la technique de l'instinct (ici, on peut se rappeler la différence que Marx fait, au chapitre V du *Capital*, entre le travail conscient des humains, et l'activité instinctive des animaux). Ceci dit, la définition de la technique reste très générale. En effet, dans *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Ellul commence par rejeter un certain nombre de définitions insatisfaisantes de la technique. Celle de Mauss, pour qui la technique est essentiellement manuelle et traditionnelle (alors que pour Ellul, on va le voir, la technique dans le monde moderne est présente d'abord sur le plan intellectuel, et surtout, elle s'est complètement séparée de la tradition). Celle de Jean Fourastié également (c'est l'économiste très technophile qui a créé l'expression « les Trente glorieuses »), qui limite la technique à l'accroissement de la productivité. Or, et j'anticipe un peu sur ce que je vais dire, pour Ellul, le propre du phénomène technique moderne est justement de déborder le cadre de la production et de l'économie (ce qui le distingue sans doute déjà de Marx, retenons ça). Donc, la technique ce n'est pas juste la machine, même si la machine incarne par excellence la technique, et que c'est son caractère mécanique qui caractérise la technique (j'y reviendrai).

En fait, pour bien comprendre Ellul, il faut distinguer ce qu'il appelle *l'opération technique* du *phénomène technique*. L'opération technique, ce sont toutes les opérations qu'on met en

œuvre pour obtenir un résultat, mais ça peut être par exemple de tailler un silex : si vous vous rendez compte que pour obtenir un biface, il est plus efficace de frapper vos deux silex sur un support dur et selon un angle de frappe bien précis, vous avez développé une technique, une opération technique qui sera relativement meilleure que les autres façons d'obtenir un biface qui existent déjà. Mais pour autant, vous ne serez pas en face de ce qu'Ellul appelle le phénomène technique, qui est en fait le phénomène propre à la modernité, l'omniprésence de la démarche technicienne. Le phénomène technicien c'est le fait qu'au lieu de mettre en œuvre, dans un domaine particulier, la technique qui soit, relativement aux autres, la meilleure dont on dispose, on recherche dans tous les domaines et tout le temps à trouver *le* meilleur moyen absolu, le « *best way to do* » (l'usage de l'anglais n'est sans doute pas anodin ici). « C'est l'accumulation de ces moyens qui donne une civilisation technique¹ » (ce n'est pas la gigantesque accumulation de marchandises, mais celle des moyens techniques, qui serait le propre de notre civilisation actuelle).

Donc retenons que l'opération technique, elle, remonte au berceau de l'humanité. C'est à mon avis ça qui est intéressant chez Ellul, c'est le fait qu'il reconnaisse l'universalité et le caractère anhistorique de la technique tout en cherchant à saisir la spécificité du rôle de la technique dans le monde moderne (depuis le XVIIIe, disons).

Ce qui peut paraître étonnant, c'est qu'à partir de telles définitions, Ellul compte parmi les techniques la magie, tous les rituels visant à obtenir un résultat (la pluie, la fécondité, etc.). Les moyens sont définis à l'avance dans l'acte magique. En revanche, c'est une technique qui est peu propice à s'étendre, contrairement aux techniques productives, parce que dans les rites tout a tendance à se tenir ensemble, et que la modification d'un élément, l'intégration à un autre milieu peut invalider tout le procédé. C'est donc aussi une technique conservatrice, elle ne se présente pas comme un choix parmi d'autres choix concurrents, ce qui est le propre du phénomène technique selon Ellul.

Il s'agit donc de décrire le *phénomène technique*, et de l'expliquer. L'idée qu'il a derrière la tête, fondamentalement, c'est de montrer que la technique n'est pas neutre, qu'il n'y a pas une technique neutre et des mauvais ou des bons usages qui en sont faits : il n'y en a qu'un usage technique. Elle n'est pas neutre au sens où, passé un certain seuil, on ne peut plus séparer les techniques du complexe technicien qui les produit. Quand Ellul développe son idée de non-neutralité de la technique, il faut garder en tête qu'il désigne la technique, non pas en général, préhistorique (tailler des silex), mais celle qui a subi un changement qualitatif, dans ses conditions de possibilité, dans son apparition, dans sa mise en œuvre, etc. C'est le phénomène technique, l'évolution technique, qui fait que toutes les techniques particulières ne peuvent plus être considérées comme neutres, pour diverses raisons que je vais exposer.

Par rapport à l'humanité, l'idée d'Ellul est que la machine est aliénante, elle impose son rythme de fonctionnement, les gestes pour l'utiliser, etc. et la technique, qui est loin de se limiter à la machine, adapte l'homme au monde de la machine : le management, la pédagogie,

¹ *La Technique ou l'enjeu du siècle*, Armand Colin, 1954, p. 19.

les loisirs, ont tous pour fonction d'adapter l'humanité au fonctionnement de la machine, aux mécanismes en général. Vous faites un travail à la chaîne (ou même de bureau) machinal et abrutissant, la technique doit vous permettre de vous adapter à cela, en vous apprenant à rendre mécaniques vos gestes, mais aussi en gérant votre aliénation, votre frustration, etc. Le caractère mécanique et prévisible est le propre de la technique, c'est pourquoi Ellul la qualifie fréquemment de *totalitaire*, la technique selon lui ayant pour conséquence de dominer tous les aspects de la vie pour les rendre contrôlables, maîtrisables, prévisibles, etc.

Origine

D'où vient le phénomène technique ? Ellul, fait de petits développements historiques, sans être historien (donc attention aux inexactitudes). En Grèce, on observe une réduction consciente du phénomène technique, pour des raisons spirituelles et philosophiques, alors même qu'on a une science déjà développée. Les applications techniques n'existent qu'à titre de curiosité. Idem au cours du Moyen-âge : ce sont les tabous religieux et sociaux qui font obstacle à une technique essentiellement sacrilège, selon Ellul. Donc, la technique fait face à un blocage qui est surtout d'ordre idéologique, superstructurel dirait-on. Pour autant, quand il s'agit d'expliquer l'essor des techniques au XVIIIe siècle, il semble à Ellul douteux que la philosophie des Lumières (qui donne une grande importance aux sciences appliquées) ait contribué à cet essor, le rôle de l'idéologie est secondaire. L'origine de la prolifération technique, à ce moment là, la motivation si l'on veut, est pour lui inconnaissable (p. 41 de *La Technique ou l'enjeu du siècle*), mais il suggère cinq facteurs nécessaires : « l'aboutissement d'une longue expérience technique, l'accroissement démographique, l'aptitude du milieu économique, la plasticité du milieu social intérieur, l'apparition d'une intention technique claire². » Donc, une grosse réserve de techniques et de connaissances, ensuite beaucoup de gens pour faire circuler les techniques et les mettre en œuvre, un marché. Plasticité du milieu social : plasticité idéologique (fin des tabous) et sociologique (fin du cloisonnement en groupes et corporations, des familles, qui empêchent la circulation des techniques). L'apparition d'une intention technique claire, c'est le fait que le fait technique prenne part à la vie quotidienne, se généralise, qu'il devienne courant pour un chef d'entreprise d'y aller de son invention, de sa tentative technique. Et selon Ellul, c'est l'intérêt qui est le moteur de la conscience technique. Cet intérêt ne se limite pas cependant à l'intérêt du capital, c'est aussi un intérêt d'Etat (Napoléon développant la technique juridique et militaire). Mais, le fait pour la bourgeoisie de gagner de l'argent grâce à la technique est bien sûr un des facteurs de cet essor.

Il faut bien sûr faire attention à la critique sous-jacente d'Ellul : la technique pour circuler a besoin d'une société atomisée et individualisée (les formes communautaires freinent le développement technique) et le progrès technique passe avant le progrès des conditions de vie des travailleurs. En revanche, Ellul refuse de considérer que le capitalisme freine l'innovation technique, comme le voulait une certaine vulgate marxiste à son époque, au contraire : « le progrès technique est fonction de l'argent bourgeois », au moins au XIXe. Pour lui, les

² Idem, p. 44.

communistes ne gèrent pas forcément mieux la production (on reviendra sur la question politique et sur la planification). Ce qu'il faut retenir, c'est la non-neutralité historique de l'existence de la technique. Et il ne la prouve pas par des arguments philosophiques (le rapport inauthentique au monde qu'elle induit, comme Heidegger), mais par des arguments qui sont plutôt matérialistes : les conditions d'existence du phénomène technique, ses présupposés si l'on veut, sont une certaine situation sociologique, politique et économique, les conditions ne sont pas anodines. Il ne cite pas Heidegger, néanmoins, il se réfère à Kierkegaard comme le seul à avoir au XIXe siècle élevé la voix contre la technique. Pour Ellul, Marx est celui qui a réconcilié les masses avec le progrès technique (pour le coup, c'est un peu grossier). Quand les conditions énoncées sont absentes, il peut y avoir des inventions techniques, mais il n'y a pas les conditions de leur applicabilité, ce qui est la seule chose qui importe.

Ellul idéalise certes un état passé des sociétés humaines où la technique jouait un faible rôle (et le travail aussi, les besoins humains étant volontairement limités). Mais surtout, c'est sa réflexion sur le rapport à la technique qui est intéressante. Pas de changement entre aujourd'hui et il y a dix siècles dans les caractéristiques intrinsèques de la technique (une fronde ou une bombe atomique, c'est à chaque fois de la technique). C'est le rapport social qui l'intéresse. La technique, dans une société non-technicienne, joue un rôle limité à un domaine, et surtout, il n'y a pas de mondialisation de la technique, de concurrence entre les techniques. Une technique est généralement liée, à l'artisan qui la met en œuvre pour son compte avec sa touche propre, ou bien à la société qui la développe. Ainsi on a dans l'histoire des techniques différentes qui aboutissent aux mêmes résultats (techniques de construction, de gouvernement, etc.), et qui ne communiquent pas dans le sens du « best way to do » : il n'y a pas une meilleure technique qui émerge. Le phénomène technique est pensé par Ellul en lien avec la concurrence et une sorte de mondialisation.

Caractères de la technique

Les origines du phénomène technique nous éclairent déjà sur ses caractéristiques les plus fondamentales. Ellul les nomme ainsi : automatisme du choix technique, auto-accroissement, insécabilité de la technique, universalisme et autonomie (mettre au tableau).

Toutes ces caractéristiques, que je vais expliquer, vont dans le sens d'un totalitarisme de la technique, au sens où la technique ne dépend pas d'un choix, et encore moins d'une décision humaine. Comment ? Tout d'abord, l'automatisme du choix. C'est l'idée qu'avec la technique, on ne fait pas de choix : la solution la plus efficace s'impose d'elle-même. Là où il y a un choix apparent, il s'agit en fait d'une correction, parce qu'on s'aperçoit qu'une autre technique est plus efficace. Pour prendre un exemple parlant, sur l'écologie. Quelques auteurs (René Riesel et Jaime Semprun particulièrement) ont critiqué l'émergence d'une écologie technocratique. C'est exactement ce que vise Ellul avec l'automatisme du choix. On a développé une agriculture productiviste, on se rend compte que cette agriculture ruine les sols, par conséquent on la remplace par une agriculture biologique, dont les techniques de production préservent la qualité de l'humus. En fait il n'y a pas de choix là-dedans, un gouvernement tout à fait technocratique peut imposer cette transition d'une technique à l'autre

pour de pures raisons d'efficacité (je vais en reparler pour le rapport à Marx et Engels, c'est important). Pour ce qui est de l'auto-accroissement, c'est une idée un peu similaire. La façon dont elle progresse n'est pas l'objet d'un choix, tout est orienté vers le progrès technique, qui se fait pour ainsi dire tout seul. La part d'invention géniale diminue de plus en plus. La technique suppose l'accumulation de données, et celles-ci en retour produisent un milieu qui facilite anonymement le progrès technique. C'est l'exemple du toyotisme, il n'y a pas juste des ingénieurs qui mettent une machine dans les mains des travailleurs, il y a aussi le retour des travailleurs qui constitue un matériau pour le progrès technique. La diffusion internationale de la technique permet bien sûr cet auto-accroissement. « Plus il y a de données techniques à combiner, plus il y a de combinaisons possibles ». La part humaine d'invention ne fait en fait que réaliser un progrès déjà là en puissance. Sur la question de l'accroissement, Ellul fait une remarque intéressante : le progrès technique est-il limité ? C'est une question que l'on se pose quand on a sous les yeux le pic pétrolier, etc. c'est la question des limites physiques du progrès. Première réponse, même si on sait que dans l'absolu les ressources sont limitées, ça peut durer encore longtemps (donc n'espérons pas que le moteur s'arrête tout seul faute de carburant). Seconde réponse, la technique, ce n'est pas la machine, et la rationalisation du travail peut réduire le recours à la machine. Or cette rationalisation, c'est la technique (technique de management, mécanisation des tâches administratives). Enfin, la technique a beau être fondée sur le contrôle des éléments qu'elle utilise, elle ne peut pas tout contrôler. L'usage de la technique soulève des problèmes, qui appellent des solutions elles-mêmes techniques. Ou alors, cas de figure différent, une technique est mise en œuvre, et on se rend compte que pour être vraiment efficace, elle a besoin d'autres techniques pour fonctionner à plein régime. Par exemple, vous introduisez l'ordinateur dans un service administratif (ce qui dit Ellul en 1954, va causer les mêmes problèmes de chômage de masse que dans le secondaire, ce qui est assez bien vu). Vous savez bien que l'ordinateur va permettre de meilleurs résultats. Mais si les employés sont inadaptés à l'outil, ça ne sert à rien. Donc des techniques supplémentaires vont s'imposer, des techniques de formation par exemple, ou pédagogiques (introduire le numérique à l'école). Idem pour l'écologie, vous construisez une centrale nucléaire (avec un gros effort technique) mais vous ne savez pas quoi faire des déchets. Le progrès technique s'impose à vous, il faut faire des recherches sur le nucléaire pour espérer trouver une solution, qui ne peut être qu'une solution technique, etc. Evidemment pour Ellul, ce phénomène montre que l'accroissement de la technique réduit les choix disponibles pour l'homme, réduit sa liberté. J'aurai l'occasion de le redire.

L'insécabilité, ou unicité de la technique, c'est à nouveau l'idée que l'usage de la technique n'est pas séparable de la technique elle-même. Les différentes techniques présentent des traits communs, tout se tient dans le monde technique. On ne peut pas selon Ellul faire comme Lewis Mumford et opposer le génie de la presse à imprimer à l'horreur que sont les journaux imprimés. Ce que dit Ellul, c'est le corollaire de ce qui précède : la technique évolue toute seule, sans considération morale. Le seul mauvais usage de la technique est l'usage non-technique, si je bousille le moteur de ma voiture, c'est que j'en aurai fait mauvais usage. Donc, il n'y a qu'une alternative, soit utiliser la technique de façon technique, soit ne pas l'utiliser du tout. On ne peut pas inventer le moteur atomique sans la bombe atomique (qui est plus simple à inventer). Autre exemple : la police. Quand elle améliore ses techniques

d'enquête ou de surveillance ou de sécurité, c'est une protection plus efficace contre les criminels. C'est beaucoup plus difficile aujourd'hui de braquer une banque, ou de tuer quelqu'un sans être repéré. Mais l'amélioration des instruments de police exige logiquement une surveillance accrue des non-criminels, de la vie privée, plus de prévention en général, etc. même si l'on fait abstraction de la corruption de la police, des arrestations arbitraires, et autres mauvaises pratiques...

Truc complexe à retenir : Nous avons insisté sur le fait qu'Ellul critique l'idée de neutralité de la technique. Le phénomène technique, la société technicienne, etc. ne sont pas neutres, ils impliquent un rapport aliéné, désincarné à l'humanité et à la nature, la technique a une fin en soi qui n'est pas contrôlable par l'homme, etc. (l'homme ne maîtrise pas le cours de l'évolution technique). Mais pour les techniques particulières, c'est moins simple, certaines sont neutres (exemple : la méditation, qui en soit n'a pas vocation à s'étendre au reste du monde, mais qui peut être utilisée par le management pour pallier la souffrance au travail) d'autres non (le nucléaire, parce que pour développer la technologie nucléaire, il faut forcément des institutions et un Etat puissant, des techniques d'Etat, des moyens matériels, une division du travail avancée, un état de guerre et de concurrence mondiale).

L'universalisme technique se comprend de lui-même. La technique tend à s'imposer également à tous les endroits du globe, quel que soit le niveau de développement. Elle profite pour cela de la guerre et du commerce, qui introduisent les techniques très rapidement. Elle requiert aussi une mise aux normes pour pouvoir s'implanter, ce qui amène l'uniformisation de la technique, mais aussi davantage d'échanges de données, dont on a souligné l'importance. Ce qui est intéressant à mon sens, c'est de comparer ce trait à ce que Marx a dit sur l'Inde, et sur l'implantation du capitalisme dans les sociétés précapitalistes. L'implantation de nouvelles techniques de production et d'administration détruit toutes les formes de civilisation extérieures, religions, traditions, formes de gouvernement. On y reviendra, dans les deux cas, il y a transformation de la base matérielle, mais pour Ellul, le facteur le plus important n'est pas la forme de propriété des moyens de production, mais la technique, les forces productives. Cet universalisme n'empêche pas que la technique s'adapte au milieu, et qu'elle donne une apparence de diversité. Milieu climatique, comme milieu culturel : Coca-cola varie les produits qu'il vend selon les pays, mais toujours en utilisant des techniques commerciales, de communication, d'étude de marché, etc.

Voilà les caractéristiques essentielles de la technique selon Ellul en 1954, il en développe d'autres, mais je vais y revenir plus tard. Il faut avant que j'examine la question du rapport entre

Technique et économie

L'économie est un des trois grands domaines d'application de la technique selon Ellul, avec l'Etat et l'homme (techniques de psychologie, de manipulation, de gestion...). Je précise d'emblée qu'Ellul s'intéresse principalement, dans *La Technique ou l'enjeu du siècle*, à la planification comme technique économique. Il ne s'agit pas exclusivement de la planification sur le modèle soviétique (il se réfère aussi au plan Monnet, ou à l'économie de guerre), même si l'URSS lui fournit une sorte d'idéaltype.

La planification est une technique. Elle est plus efficace que le libéralisme, qui n'est pas une technique. En revanche, cela ne signifie pas qu'elle soit plus économique, qu'elle évite le gaspillage des ressources ou des forces humaines. Simplement, le plan est la technique qui permet, pour un objectif donné (ex : atteindre tel niveau de développement industriel, produire telle quantité d'armement), de réaliser cet objectif avec certitude, en mobilisant les outils statistiques disponibles, les pouvoirs de l'Etat, les forces de travail, les techniques de production, les ressources, etc. Selon lui, le planisme est amené à devenir la technique de production dominante pour cette raison (vous me direz qu'il s'est trompé, certes mais 1) il se peut que l'on ait une meilleure maîtrise technique des mécanismes de marché que du plan aujourd'hui et 2) l'histoire n'est pas finie).

L'usage des techniques par le capitalisme est insuffisant, à cause notamment du marché, nous dit Ellul. C'est complexe, parce que, comme je l'ai dit, Ellul affirme aussi que le socialisme ne produira pas mieux que le capitalisme. Ce n'est pas une contradiction, au contraire, c'est plutôt malin. Comme on le voit très bien chez Marx, qui sépare la sphère de la circulation de la sphère de la production, l'entreprise ne fonctionne pas en interne selon des règles de marché. Une entreprise pratique la planification à son échelle, elle se fixe des objectifs, attribue des tâches à ses employés, etc. C'est au niveau macro-économique, du marché et des échanges, qu'il y a des contradictions, des phénomènes imprévisibles (on ne sait pas si les acheteurs vont acheter ce qu'on a produit, si les fournisseurs auront assez de matière première à nous vendre, etc.). Mais pour l'entreprise elle-même, Ellul affirme qu'il n'y a pas de raison qu'elle fonctionne mieux en régime socialiste, par exemple qu'elle applique mieux les méthodes de Taylor, de rationalisation du travail. En disant cela, il est à la fois très marxiste, et il s'oppose à certains éléments de la vulgate marxiste productiviste qui pensait que seul le socialisme allait mettre en place de façon cohérente les méthodes d'organisation scientifique du travail et développer les forces productives. Or, comme on le voit dans le *Capital*, c'est bien au moment de la production que le capitaliste a toute latitude pour exploiter de façon rationnelle et technique la force de travail. Le capitalisme ne s'oppose pas à cette rationalisation. La seule nuance à apporter, c'est que dans une économie planifiée, la rationalisation complète du processus de travail est nécessaire, parce qu'il faut contrôler chaque moment du travail pour se projeter dans l'avenir. Vous ne pouvez pas prévoir la production de tracteurs sur cinq ans si vous ne savez pas comment précisément les travailleurs font pour produire des tracteurs, s'ils les fabriquent de manière artisanale, il y aura trop d'imprévus.

Feed-back

Les caractéristiques que je viens d'énoncer (autonomie, universalité, etc.) sont décrites dans *La Technique ou l'enjeu du siècle*. Elles sont développées à nouveau dans les deux autres grands livres d'Ellul. Cependant, sa pensée évolue, de manière assez subtile, au cours des années. Il ne revient pas sur ses thèses à proprement parler, et considère à la fin de sa vie qu'elles ont toutes été confirmées par le cours des événements (en particulier l'hégémonie des nouvelles techniques et surtout de l'informatique). Mais il ajoute deux caractères très importants. Le premier est l'absence de feed-back, c'est-à-dire de retour de l'information. Il développe cette notion dans *Le Système technicien*. Un système, quel qu'il soit (mécanique ou

biologique) fonctionne normalement avec un feed-back : en cas d'erreur, de nouvelle contrainte extérieure, il intègre l'information extérieure et modifie son fonctionnement interne. Or, pour le système technique, ce feed-back fait défaut. L'information reste purement interne, et il n'y a pas de contrôle des résultats, le système est livré à une croissance pure. Certains défauts produits par la technique vont pouvoir être résolus de manière technique, par un auto-accroissement : la mécanisation produit le chômage, donc il faut se mettre à produire plus et dans de nouveaux secteurs pour résorber ce chômage. La monoculture augmente les maladies des plantes, donc on utilise davantage de pesticides, ou des OGM résistants. C'est même comme ça que fonctionne le progrès technique. Mais tout un tas de conséquences non-désirées ne peuvent être résolues techniquement. Je cite : « [le] caractère totalitaire du système, de la complexification indéfinie, la reconstitution de l'environnement humain qui a été détruit, la recherche de la qualité de vie, la tendance à la dislocation par suite de la disparition des contrôles qualitatifs (...) la dénaturalisation de l'homme avec la disparition des rythmes naturels », et j'en passe, mais en somme, la destruction du milieu naturel, le remplacement de la qualité par la quantité, et la disparition des dimensions humaines ou morales, ou même politiques, dans les prises de décisions. Ce genre de problèmes dit Ellul, ne peut être résolu de manière linéaire, c'est-à-dire en laissant la technique suivre son évolution spontanée. Il faut, pour les corriger, communiquer au système des informations qui lui sont extérieures, et même les lui imposer. Le système technique ne reçoit que de l'information : il voit que sa productivité baisse à cause de la monoculture, il va employer des OGM et du Round up qui détruiront encore plus les sols, et le problème de la productivité sera résolu, mais il ne se dira pas qu'il y a quelque chose qui ne va pas dans cette fuite en avant, puisque jusque là ça marche. Ici, Ellul considère qu'avec l'informatique (c'est-à-dire les instruments qui permettent de contrôler centralement le déroulement des procédés techniques, par ex. un logiciel d'aiguillage des trains), on pourrait avoir ce feed-back, on pourrait techniquement le mettre en œuvre ; ça implique d'imposer un fort contrôle (un contrôle tyrannique même) à la Technique, mais il s'agirait en même temps d'un contrôle humain et qualitatif. De toute façon, Ellul estime en 1988 dans *Le Bluff technologique* qu'on a laissé passer l'échéance, qu'il aurait fallu une prise de conscience massive et rapide qu'il a pour sa part essayé de provoquer, mais que désormais c'est trop tard (notamment à mon avis, à cause du fait que l'informatique soit pas devenue une technique des techniques sur laquelle on a encore moins de maîtrise). Dans ce troisième gros livre, il examine tout de même deux sortes de feed-back (qui ne sont pas soumis à un contrôle humain conscient cependant), un feed-back positif, celui de la politique et de la science, et un négatif, celui de l'économie. Ces trois domaines sont étroitement dépendants de la technique pour leur évolution : l'État a besoin de la technique pour administrer un territoire, la science a besoin d'équipements techniques pour avancer, science pure comprise (les maths ont besoin de gros ordinateurs par exemple), l'économie, on l'a déjà vu. L'État exerce une rétroaction positive pour la technique en lançant et finançant des politiques de recherches. La science bien évidemment permet d'ouvrir de nouveaux domaines d'application technique. En revanche, l'économie selon Ellul en 1988, joue le rôle de frein aux évolutions de la technique, qui ne se font pas dans une optique de rentabilité, qui coûtent cher, qui produisent des externalités et de l'incertitude (et donc des frais inattendus, par exemple une catastrophe écologique a un coût très difficile à résorber pour le secteur assurantiel). C'est important de retenir ça, parce qu'Ellul change de position

de ce point de vue, l'économie reprend dans sa pensée une certaine autonomie par rapport à la technique (en 1950, c'était vraiment « l'économie est subordonnée à la technique, c'est une technique, etc. »). Le paradigme marxiste semble ressortir en 1988, notamment quand Ellul affirme que la technique développe le secteur tertiaire au détriment du secondaire, alors que le tertiaire ne crée pas de valeur, et que les investissements en capital sont de plus en plus lourds par rapport à la croissance de la production (sorte de relecture de la baisse tendancielle du taux de profit, avec l'accroissement du capital constant, au détriment du capital variable, le travail humain).

Imprévisibilité

L'autre caractéristique de la technique qu'Ellul développe plus tardivement, outre le feedback, découle aussi assez logiquement des précédentes. Il s'agit de l'imprévisibilité. En effet, vu que la technique s'auto-accroît indépendamment de la volonté humaine, et en fonction des problèmes qu'elle fait émerger, c'est assez logique que son évolution soit imprévisible. Mais Ellul veut dire aussi par là que ses conséquences ont énormément de mal à être saisies. (Ce n'est pas une idée nouvelle soit dit en passant, chez Günther Anders, cette idée que les possibilités concrètes de la technique dépassent nos capacités cognitives, et notamment notre imagination, est déjà centrale, ce qu'il appelle le *décalage prométhéen*). En fait dans le système technicien, il y a une contradiction entre d'une part un besoin croissant de prévisions, de prédictibilité, et d'autre part l'impossibilité croissante de faire des prévisions fiables en raison de la complexification du système, de sa densité, de l'augmentation des externalités (les effets non-voulus, positifs ou négatifs, d'une action sur le reste du système).

Classe et idéologie

Je vais progressivement embrayer sur des questions proprement marxistes, mais en terminant l'examen de ses grands livres. Dans *Le Bluff technologique*, Ellul analyse les discours portés sur la technique, sur son évolution et son rôle. Il nomme *technologie* l'ensemble de ces discours (ce n'est pas l'usage, déjà en 1988 ça désignait la technique dans un sens à peine différent). Or, ces discours, qui consistent en gros à dire que la technique va tout résoudre, qu'il y aura toujours une solution technique et scientifique à un problème, sont dominants, ils font consensus dans la société. Mais en même temps ils émanent tout particulièrement d'un groupe qu'Ellul désigne comme les technocrates, qui sont les possesseurs des compétences techniques (ingénierie, économie, communication, etc.). Donc, des idées dominantes qui sont en fait celles d'un groupe dominant dans la société, idées qui donnent en plus une vision déformée de la réalité pour justifier le rôle social de ce groupe, ça ressemble drôlement à la définition de l'idéologie chez Marx, ce n'est pas juste un usage banal du terme d'idéologie qui est fait ici. Reste une question, est-ce que ce groupe peut-être à proprement parler considéré comme une classe sociale ? Ici Ellul, qui connaît bien Marx tout de même, est prudent. Il parle d'une aristocratie des techniciens et écrit : « cette aristocratie ne constitue pas une classe sociale, au sens précis que Marx lui a donné, puisque ce n'est pas leur place dans le processus de production qui caractérise leur groupe. Certains en font partie, mais non les autres, et pour beaucoup ils travaillent à réduire l'importance de ce processus de production. » (dernier élément important de cette idéologie techniciste, c'est effectivement le déni de toute la

production, industrielle et autre, présumée par l'appareil technique, et que l'on masque derrière la façade d'un capitalisme cognitif, sans prolétaires, déterritorialisé, etc.)

Donc, on voit que c'est compliqué de parler de classe sociale. Mais même si du point de vue de la théorie, Ellul se distingue de façon rigoureuse de l'analyse marxiste, l'analyse empirique fait défaut. D'autant plus que les données sociologiques sur tous ces groupes sociaux existent (même si *Noblesse d'Etat* de Bourdieu ne sort qu'en 1989). Surtout que c'est effectivement un des grands enjeux de la seconde moitié du XIXe siècle que la place de l'ingénieur, qui est employé comme les ouvriers par un patron, mais qui se place, dans la lutte de classe, du côté du patron (dont parfois il devient le gendre et le successeur). Donc, là il manque à mon avis une étude pour donner un peu de chair à la théorie, et à la question de cette classe/non-classe des technocrates, même si Ellul évoque quelques caractéristiques : le fait qu'il n'y ait pas d'hérédité officielle, mais qu'il y ait quand même des mécanismes de reproduction des technocrates (dont cette école est un des lieux). Quant à la classe ouvrière, Ellul ne fait pas partie de ceux qui imaginent qu'elle disparaît avec l'automatisation et le progrès technique, mais la technique affecte selon lui profondément sa structure : la technique produit une diversification et une spécialisation des activités qui éparpille la classe ouvrière : « aucune compétence commune, souvent aucune rencontre sur les lieux de travail, aucun intérêt collectif à défendre ». La sous-traitance joue ici son rôle. Selon Ellul, les syndicats avaient espéré dans les années 70 concentrer le pouvoir économique et les compétences techniques grâce à l'autogestion ; mais l'informatisation a concentré la maîtrise de la technique et l'a retirée aux syndicats.

Est-ce qu'il y a une évolution dans son rapport à la technique ? Oui. Dans *L'enjeu du siècle*, la technique est vue comme authentiquement puissante et totalitaire, et son développement ne semble pas près de s'arrêter quoique cet arrêt soit inévitable dans le temps long. L'emprise de la technique sur chaque activité humaine doit croître, la planification de la société sera totale, avec ce que cela implique de surveillance et de contrôle de tous les aspects de la vie. Dans le dernier livre, il donne une large place à l'imprévisibilité, qui découle de l'automatisme du progrès technique (on ne contrôle pas le cours des évolutions techniques, le système se complexifie sans cesse), mais qui suggère plutôt une contradiction entre le besoin de prévision et le fait que la technique échappe à notre contrôle : il y a trop de données à traiter, et trop de conséquences imprévisibles, ou qu'on ne peut tout simplement pas éviter si elles adviennent à cause de l'inertie des infrastructures techniques). C'est dans le dernier livre qu'il évoque aussi les contradictions internes du système technicien, les seuils de retournement (un peu de technique permet d'atteindre un objectif, trop de technique au contraire amène l'échec, c'est une idée d'Ivan Illich : on crée des voitures et des autoroutes pour aller plus vite, mais la massification des voitures crée des bouchons qui ralentissent les déplacements). Bref, la théorie de la technique développée par Ellul reste globalement la même de 1954 à 1988, mais son point de vue sur la technique et sur l'avenir change, ainsi que la nature de sa critique. C'est aussi pourquoi je trouve le livre de 1954 plus intéressant, c'est un point de vue peut-être daté mais moins attendu sur la technique (*Le Bluff technologique* ressemble beaucoup plus à ce qu'on trouve aujourd'hui chez les décroissants, les écologistes un peu radicaux etc.)

Rapport au marxisme et à Marx

Jacques Ellul n'a jamais caché son admiration pour Marx et pour la pensée de Marx, qui est selon lui une des pensées les plus vivantes et les plus justes sur le monde social. En même temps, il considère que la pensée et l'action politique de Marx ont fait plus de mal que de bien, il a donc une position très ambivalente. Il se met à lire Marx parce que son père est ruiné par la crise de 1929, il considère que Marx lui a permis de comprendre le fonctionnement du capitalisme. Il l'a lu aussi avec assiduité après sa révélation mystique, qu'il n'acceptait pas au début, et dont il voulait éprouver la solidité en lisant des auteurs antireligieux. Ce qu'il fit en lisant d'abord *Le Capital*, puis l'ensemble de l'œuvre. En fait, dans ses écrits théologiques, il dialogue sans cesse avec la pensée athée et avec celle de Marx tout particulièrement (ce que je trouve assez courageux). Selon lui les critiques des athées à la religion sont légitimes, et les croyants doivent y répondre. Je vais essayer de revenir rapidement sur les liens qu'entretient sa pensée avec celle de Marx. Je signale avant de commencer un problème : quand Ellul parle de marxisme, on ne sait jamais s'il désigne la pensée de Marx ou bien la vulgate marxiste, stalinienne, dogmatique, etc.

De 1950 à 1980, Ellul a dispensé un cours sur le marxisme à l'IEP de Bordeaux (je précise au passage qu'il a aussi fait un cours sur les successeurs de Marx, mais que je n'ai pas lu, j'ai cru comprendre que c'était un peu pour dire que tout le monde avait simplifié et dogmatisé Marx...). C'est un cours : porte son lot de simplifications, qui peuvent être agaçantes à la lecture, même si elles ne sont pas forcément fausses ; il faut les replacer dans ce contexte particulier, le contexte pédagogique (ce n'est pas un séminaire de recherche non plus). Ellul n'est pas un marxologue lui-même, mais son approche mérite d'être décrite. Ce n'est pas un althussérien, pour lui il n'y a pas de coupure entre les œuvres philosophiques de Marx et ses œuvres économiques, pas de rupture épistémologique entre le jeune Marx et le Marx de la maturité. Il accorde donc une place importante à la philosophie (un tiers du cours), dont celle du jeune Marx, et la considère comme faisant partie intégrante de la pensée de Marx dans son ensemble. On voit notamment qu'il accorde une grande importance au concept d'aliénation. Pour lui, si Marx ne l'emploie plus passée une certaine période, ce n'est pas qu'il rejette le concept, mais qu'il a changé d'objet d'étude et qu'il est passé à l'étude de l'exploitation économique, sans que l'aliénation ait perdu sa pertinence. Ce n'est pas étonnant, vu la perspective d'Ellul, très humaniste, qu'il attache une telle importance à ce concept. Il critique d'ailleurs Althusser pour sa lecture « anti-humaniste » de Marx. Mais il lui reprend le concept de surdétermination, comme l'élément dynamique qui définit la situation actuelle et l'état des contradictions. Pour lui l'élément surdéterminant n'est plus la propriété privée du capital mais la technique. Le problème de ce cours sur la pensée marxiste, et du rapport d'Ellul à Marx en général, c'est que par moment Ellul a tendance à simplifier Marx, et qu'il le fait à la fois pour le critiquer, et parce que c'est ce qu'il pense lui-même. Pour prendre l'exemple de l'histoire, Ellul présente un Marx très déterministe, qu'on peut contester : notamment parce que c'est le Marx du début de la critique de l'économie politique (texte très assertif, voire dogmatique, mais où Marx a besoin d'être dogmatique pour poser les bases de sa théorie). Et on n'arrive pas très bien à savoir ce qu'Ellul pense de ce Marx déterministe, il le rejette au nom de son humanisme chrétien, mais Ellul est lui-même très déterministe, et il oriente la pensée de Marx pour aller dans son sens. Je cite un exemple de son cours :

p. 96 : « on peut décrire ainsi le déroulement de l'Histoire. Dans un état social donné, adviennent des progrès techniques, donc un accroissement des forces de productions ; celles-ci se heurtent aux rapports sociaux dont la fonction est stabilisatrice. (...) Le conflit devient de plus en plus aigu et on finit par arriver à un point de rupture qui est, dans la pensée dialectique, la crise dialectique. » Pour Ellul, le facteur déterminant dans l'évolution, c'est le progrès technique. Mais chez Marx, ce n'est pas toujours ça, ce n'est jamais aussi clair. Je ne sais pas ce qu'on en disait dans les cercles de lecture de Marx du PCF ou ce genre d'endroits, mais moi je ne reconnais pas tout à fait le Marx que je lis d'habitude là-dedans. Idem, Ellul donne une grande importance à la phrase de Marx «En acquérant de nouvelles forces productives, les hommes changent leur mode de production, et en changeant le mode de production, la manière de gagner leur vie, ils changent tous leurs rapports sociaux. Le moulin à bras vous donnera la société avec le suzerain; le moulin à vapeur, la société avec le capitalisme industriel.». Or, cette phrase est un passage de *Misère de la philosophie*, qui n'est pas du tout insérée dans un long raisonnement, elle survient à un moment où la pensée historique de Marx n'est pas encore aussi élaborée, elle est posée comme argument, pas démontrée (1847). Donc, c'est plutôt une intuition fondatrice et féconde que le dernier mot de la pensée historique de Marx. Quand on lit les lettres du vieil Engels comme on l'a fait l'année dernière, on voit que Marx et (surtout) Engels se posaient des questions autrement plus fines.

Une intuition d'Ellul, est que si Marx avait été vivant aujourd'hui, il se serait d'abord intéressé à la technique, plus qu'aux rapports de classes, parce qu'au XXe siècle c'est la technique qui est le fait social majeur. Quoi qu'il en soit, il y a une vraie concurrence des deux pensées de ce point de vue là, et je le rappelle rapidement avec deux citations du *Capital*.

Capital ch. 13 (la machinerie) : « Il faut du temps et de l'expérience avant que l'ouvrier apprenne à distinguer la machinerie de son utilisation capitaliste, et donc à transférer ses attaques du moyen matériel de production lui-même à la forme sociale d'exploitation de celui-ci. » (p. 415 de la nouvelle édition) Première contradiction entre Marx et Ellul, Ellul considèrerait qu'il n'y a pas lieu de distinguer la machine et le capitalisme, les deux sont consubstantiels, ils forment un ensemble cohérent (ce n'est pas faux, au sens où la machine présuppose une division du travail, une séparation des tâches, une volonté d'intensifier la productivité, etc. qui n'advient que sous le capitalisme). La différence est bien sûr que pour Ellul, ces machines sont irrécupérables, elles sont aliénantes, ce n'est pas seulement leur construction ou leur invention, mais aussi leur utilisation qui présuppose le capitalisme (ou un mode de production aliénant en général).

Ch. 8 : « Mais le capital, comme nous l'avons déjà fait remarquer, est indifférent dans un premier temps au caractère technique du processus de travail dont il s'empare. Il le prend d'abord comme il le trouve. » Là il y a comme je vous le disais une divergence quant à l'évolution historique. Et je pense, soit dit en passant, que Marx a raison (au moins historiquement). Le capitalisme doit d'abord être pensé comme un rapport social, même si ce rapport social conduit à l'intensification du progrès technique. Il y a d'abord le salariat, ensuite la machine (et historiquement ça se vérifie, certains historiens affirment que la

révolution industrielle est d'abord une révolution industrielle, qui correspond à une augmentation de la quantité de travail social fourni, avant d'être une augmentation du nombre de machines). Chez le Marx du *Capital*, le capital ce n'est pas la machine, ni la technique (le salariat ce n'est pas une technique d'exploitation). La divergence la plus importante, bien sûr, c'est que pour Ellul, la technique, ce n'est pas le passage du règne de la nécessité à celui de la liberté, au contraire ! Plus il y a de technique, moins on contrôle l'évolution historique. J'aimerais dire un mot d'Engels à ce sujet. On a vu à la fin de l'an dernier qu'Engels avait écrit des textes tout à fait visionnaires, ou du moins très en avance, sur les questions écologiques (l'appauvrissement des sols, la pollution des eaux, toutes les nuisances causées par l'activité humaine). Et l'idée d'Engels, c'est que le capitalisme, c'est l'anarchie, c'est le triomphe des intérêts immédiats, le profit qui passe avant tout le reste, alors que le communisme, c'est le contrôle conscient des hommes sur leur production, et donc la prise en compte possible des conséquences de la production sur l'environnement (même si dans les socialismes réels ça ne s'est pas vraiment passé comme ça...). Mais il faut noter qu'Engels propose là une vision technicienne de l'écologie, avec plus de contrôles, de pronostics, etc. Ce qu'Ellul contesterait certainement en disant que c'est potentiellement totalitaire (ce qu'il dit sur la planification en fait) et que c'est l'augmentation de la part des techniques qui suscite de l'incertitude, beaucoup plus que le capitalisme. Donc ce contrôle serait incompatible avec la croissance des forces productives. Ça me semblait important parce qu'il y a une critique de la gestion technocratique de l'écologie, autour de l'Encyclopédie des Nuisances notamment (courant anti-industriel).

La technique par rapport au travail : la technique est un moyen pour obtenir un résultat. C'est, comme le travail chez Marx, un fait conscient et purement humain. Il y a peut-être une réminiscence du passage du chapitre IV qui distingue le travail humain de l'activité animale. En revanche, la technique n'a pas pour but nécessairement la création de valeurs d'usage. Ce résultat peut-être un résultat spirituel ou imaginaire, pas forcément une transformation de la nature. Par ailleurs, la réflexion sur la technique s'intéresse au comment, à la manière. Chez Marx, la focale est placée sur le quoi, l'objet de la production. Marx s'intéresse davantage à un processus vital, un fait anthropologique qui conditionne la survie de l'espèce. Par ailleurs, Ellul distingue clairement technique et productivité. Mais, il y a beaucoup de liens entre les deux concepts, même s'ils portent sur des phénomènes distincts.

Côté dialectique de la pensée d'Ellul, contre une pensée statique et téléologique de l'histoire comme progrès constant, Ellul analyse le phénomène technique comme un tout, qui évolue et s'accroît par l'intermédiaire d'interactions avec l'ensemble de la société. La technique s'impose mais prend la place d'autres modes de fonctionnement dans des systèmes complexes. Et d'ailleurs, alors que Marx n'a pas l'air de regretter ces modes de production passés, on voit qu'Ellul a une attitude plus ambivalente à leur égard. Pour lui, on peut juger de notre qualité de vie par rapport à l'homme de 1850, mais pas à l'homme de 1250. Les critères de valeurs n'ont plus rien de commun. Et il n'hésite pas à affirmer que dans les sociétés précapitalistes, s'il existe des problèmes tels que la famine périodique, la forte mortalité infantile, ou une moindre espérance de vie, ce sont aussi des systèmes plus stables et historiquement plus durables que le capitalisme, des systèmes qui s'autorégulent. Il ne s'agit

ps de dire que tout ce qu'on gagne d'un côté, on le perd de l'autre, mais de montrer que du point de vue de l'évolution historique, on passe de sociétés stables (conservatrices aussi pourrait-on dire) avec une évolution historique très lente et contrôlée, à une société d'auto-accroissement continu et nécessaire, et dont l'auto-accroissement ne peut durer indéfiniment. Avec l'étude du progrès technique, Ellul prête donc une attention toute particulière à ce que Marx aurait volontiers appeler les lois de l'évolution historique des formes sociales.